

**La Grande Barrière, Aveugle-Sourd  
(The Great Barrier, Blind-Deaf)**

*by Gebhard Karst*

**HV1663  
.K  
1926**



**M.C. MIGEL LIBRARY  
AMERICAN PRINTING  
HOUSE FOR THE BLIND**



# La grande barrière

# Aveugle=sourd

par Gebhard Karst



En faveur des aveugles-sourds de la Suisse romande



**M.C. MIGEL LIBRARY  
AMERICAN PRINTING  
HOUSE FOR THE BLIND**



c. 1

# La grande barrière Aveugle=sourd

par Gebhard Karst, St-Gall

37135-MIGEL

---

Avec 5 illustrations

---

(Traduit de l'allemand)

LAUSANNE  
IMPRIMERIE A.-P. ROCHAT  
1929







## Introduction

---

L'Union centrale suisse pour le Bien des Aveugles s'est préoccupée d'une manière particulière, ces dernières années, des aveugles-sourds, en leur prêtant son concours en maintes occasions. Dans l'espoir de faire connaître d'un cercle plus étendu la nécessité, la valeur et le résultat d'une telle activité, je me suis décidé à raconter ce qui suit de la vie des aveugles-sourds. Quoique résumant en quelques mots seulement l'éducation des enfants aveugles-sourds, et la vie des adultes, j'espère donner cependant un aperçu suffisant des possibilités de développement et des capacités de ces infirmes. Ceux qui désirent des renseignements plus précis sur la méthode d'enseignement de ces déshérités, pourront lire avec profit le livre : *Ames en prison* (l'Ecole française des sourds-muets-aveugles de Larnay) de Louis ARNOULD. Quant aux résultats pratiques de la formation intellectuelle et professionnelle, chacun peut s'en convaincre par une visite à l'Asile des aveugles de St-Gall, où quelques aveugles-sourds ont trouvé un affectueux accueil.

En outre, je crois que l'étude approfondie de la vie de ces infirmes, en éveillant une sympathie plus grande dans nos cœurs, nous fera retirer grand profit en nous stimulant au contact de leur énergie et de leur activité. Les jeunes gens en particulier, trouveront dans les luttes qu'ont à soutenir les aveugles-sourds un grand exemple et un véritable stimulant à leurs efforts.

St-Gall, février 1927.

G. KARST.





## Sourd ou aveugle

---

Souvent la question nous a été posée, à nous aveugles, laquelle des deux infirmités — cécité ou surdité — est la plus grande. Il n'est pas facile de répondre, car les effets d'un mal ne dépendent pas seulement de son genre mais de l'individualité de celui qui en est atteint. Ainsi pour Beethoven, la cécité n'eut pas été aussi cruelle que la surdité. Pour un peintre, ce serait le contraire.

En général, la cécité est un mal plus grand que la surdité. Le sourd peut plus facilement que le non-voyant se créer une existence. Il peut se rendre plus indépendant dans la vie. Ces avantages extérieurs ont une réelle valeur morale pour celui qui sait les utiliser et les apprécier.

Tout aveugle, privé du bien suprême de la vue, saurait en parler en termes élogieux à son ami sourd.

Et cependant, nous avons un grand avantage sur les silencieux, au point de vue de l'âme. Il est vrai que la plupart des impressions pénètrent en nous par les yeux, mais pour la vie intellectuelle et sociale, l'ouïe et le langage sont infiniment plus importants. Dans les rapports fréquents, la cécité recule à l'arrière-plan, parce que l'aveugle peut s'adapter et communiquer avec son entourage.

Pour le sourd, la lecture labiale ne remplacera jamais ce que nous percevons par l'ouïe. Le sourd ne trouve pas dans sa voix l'effet libérateur qui le décharge, parce que pour lui elle n'a pas de son. Notre parler résonne à nos propres oreilles. La surdité déprime l'homme et le rend taciturne. Les nombreux malentendus, ainsi que le manque de compréhension de son entourage, provoquent souvent chez le sourd l'hypocondrie. Mais le sourd, comme l'aveugle, n'a pas à se demander quelle infirmité est la plus pénible à supporter, mais bien plutôt à s'efforcer de traverser la vie avec courage et vaillance. Il doit veiller à ce que son infirmité ne l'entrave pas intellectuellement, mais au contraire tourne à son avantage.

## Aveugle et sourd

---

La grande barrière, c'est l'infirmité qui sépare dans ce monde un aveugle-sourd, ou encore un sourd-muet aveugle, de son entourage. Rien ni personne ne peut communiquer avec lui, soit par la vue, soit par l'ouïe. Il ne voit pas où il se dirige, il n'entend aucun appel. La cécité sourde est en vérité une prison, un cachot, au dire des malheureux qui en sont atteints. L'esprit est enseveli si profondément qu'aucun rayon lumineux, aucun son terrestre ne peuvent l'atteindre. Celui qui n'a que trois sens n'est salué à son réveil par aucune aurore, et les rayons de la lune le visitent en vain dans sa chambrette pour lui souhaiter une bonne nuit ! Il n'entend pas la cloche matinale. La chanson joyeuse ne frappe point ses oreilles. Celui qui possède ses cinq sens ne peut concevoir un tel état et l'aveugle en éprouve un frisson. Nous sommes là en présence d'une grande souffrance. Nous comprenons qu'à son premier contact l'homme adulte soit saisi de désespoir. Une américaine, Villette Hugins, s'est débattue durant trois semaines dans d'atroces crises de désespoir. Même un capucin français, le Père Célestin Masson, qui, après vingt ans de vie missionnaire dans les Iles des Seychelles, fut atteint de cécité et de surdité à la suite d'un accident, eut des heures bien sombres et de terribles luttes à soutenir.

Plus l'esprit travaille en un homme, plus il sent vivement et douloureusement les entraves que crée cette infirmité. L'isolement, le renoncement à son travail, la dépendance absolue à laquelle il est condamné, lui sont affreusement pénibles.

Chez l'enfant, né sourd-aveugle, ou le devenant dans le premier âge de la vie, cette intense souffrance est atténuée. Cependant souvent l'esprit enfermé se révolte aussi en lui.

L'âme voudrait recevoir, donner, rayonner, mais tous les chemins lui sont fermés.

Il en résulte chez l'enfant, ou des accès de colère, ou une complète indifférence.



Les enfants qui pouvaient parler, perdent l'usage de la parole parce qu'ils ne s'entendent plus et qu'ils ne perçoivent plus rien du dehors. Ils deviennent muets, comme ceux qui naissent sourds et aveugles. On raconte qu'une fillette devenue aveugle-sourde à la suite d'une maladie cérébrale, continua longtemps encore à s'entretenir avec ses parents, ses frères et ses sœurs. Souvent elle leur disait : « c'était lorsque vous pouviez encore parler ». La pauvre petite ne se rendait pas compte qu'elle n'entendait plus. Peu à peu les chants de l'enfant se firent plus rares, mais elle continua à faire sa prière à haute voix, jusqu'au moment où elle perdit complètement la voix.

On se demande s'il existe alors encore un chemin qui permette de communiquer avec un être privé des deux principaux sens, de la vue et de l'ouïe. Répondre négativement, ce serait condamner ces malheureux à l'atrophie intellectuelle, à l'abandon. L'enfant ne pourrait plus se développer.

C'est à ce triste sort que sont condamnés, encore de nos jours, ceux auxquels leurs semblables ne peuvent accorder un réel secours.

Il y a un chemin qui conduit à l'âme. L'ABBÉ DE L'ÉPÉE (1712-1789), fondateur du langage par signes pour les sourds-muets, a déclaré vouloir se charger de l'enseignement d'un enfant sourd-muet aveugle, et de l'amener à Dieu.

Aujourd'hui, ils sont nombreux ceux qui bénéficient de sa méthode.

Le maître qui veut se vouer à l'enseignement des sourds-muets-aveugles doit non seulement étudier l'enseignement pour aveugles, mais il doit connaître aussi la pédagogie des sourds-muets. L'aveugle apprend en grande partie par l'ouïe et le toucher, le sourd par la vue et le toucher. Chez le sourd-aveugle, il n'existe qu'un moyen, le toucher, à part l'odorat et le goût. Par ce sens, il est possible d'amener l'homme à penser normalement, à parler, à travailler et, dans des cas exceptionnels, à atteindre une haute culture intellectuelle. Le

succès dépend autant des dons de l'enfant que des talents éducatifs du maître.

Il est vrai qu'un certain nombre d'enfants sourds-muets-aveugles sont faibles d'esprit. Mais l'Abbé de l'Epée (Paris), déclarait déjà, qu'en très peu de temps il pouvait discerner les dispositions d'esprit normales ou anormales et la possibilité de développement de ces enfants.

Riemann (Nowawes) déclare, après vingt ans d'expérience, que ce n'est souvent qu'après trois mois qu'on peut porter un jugement juste sur ce point.

Le premier enseignement ne fut appliqué qu'à peu d'enfants. En Suisse, on connaît un Edouard Meystre, qui fut reçu en 1840 à l'Asile des Aveugles de Lausanne, par le directeur M. Hirzel, qui l'éleva. A la fin du siècle dernier, M<sup>lle</sup> Sullivan obtint des succès merveilleux avec Helen Keller, universellement connue.

Ces succès dans l'enseignement individuel préparèrent la voie à l'introduction d'une pédagogie systématique des sourds-aveugles. Les expériences acquises en fournissent la base solide.

Il existe des asiles spéciaux pour sourds-muets-aveugles à Nowawes près Berlin, à Larnay et à Lund (Suède). Ici et là on trouve quelques enfants à 3 sens perdus dans des instituts d'éducation pour aveugles, où ils sont l'objet d'une sollicitude particulière. Le grand avantage de ces Asiles spéciaux consiste en ce que le personnel a subi une préparation particulière en vue de ce travail, ce qui permet un enseignement individuel des élèves. Une condition essentielle pour éveiller et maintenir l'esprit du sourd-aveugle en activité est l'émulation. Il faut que le maître se voue entièrement à son élève. Il faut qu'il puisse, éventuellement, s'écarter de la méthode lorsque les dispositions de l'enfant l'exigent. La surveillance constante de l'élève, le temps considérable qui doit lui être consacré rendent impossible l'éducation efficace dans un asile d'aveugles, parce que les maîtres y sont généralement trop pris par l'ensemble du travail.



Comme tout l'enseignement réside dans le toucher, les moyens doivent s'y adapter. Nous connaissons le langage naturel par signes. Sous cette dénomination nous entendons la représentation des choses voulues sous forme d'images, par exemple un enfant tient sa tête de la main pour indiquer sa fatigue, il marquera du doigt la trace des larmes pour dire sa tristesse.

Mais les alphabets doigtés sont bien plus corrects comme enseignement verbal. Il en existe plusieurs. Le meilleur est l'alphabet latin (voir fig. 1) dont les lettres, semblables à l'écriture latine, sont formées, dans la main de l'aveugle-sourd, sous des formes typiques et caractéristiques.

Cet alphabet offre l'avantage de pouvoir être écrit sous les yeux des élèves qui ont conservé un reste de vue, ce qui facilite bien l'enseignement du maître. Ce genre de langage (doigté) existait, semble-t-il, au XVI<sup>me</sup> siècle, en Espagne, et servait de langage secret.

On se sert chez nous d'un alphabet du toucher qui indique la signification des mots selon la position des doigts. Ainsi, l'ongle de l'index indique *a*, la première articulation la lettre *b* et ainsi de suite (voir fig. 2).

Il faut aussi mentionner, comme moyen de communication, l'écriture ordinaire, qui s'écrit dans la main de l'aveugle-sourd au moyen de l'index. Pour beaucoup, cette écriture est le moyen préféré pour se faire comprendre.

A part l'alphabet doigté, il existe des appareils pour transmission de l'écriture Braille, pour aveugles. On peut indiquer comme étant particulièrement commode et pratique l'appareil de communication en relief exécuté à St-Gall (voir fig. 3). Ces appareils offrent l'avantage d'être plus hygiéniques, surtout lorsqu'il s'agit d'aveugles-sourds atteints de maladies.

Quiconque connaît l'écriture en relief est vite mis au courant de l'appareil.

Riemann, une autorité dans l'enseignement des aveugles-sourds, Helen Keller et d'autres de leurs compagnons d'infor-

tune, préfèrent l'alphabet doigté aux appareils. Il n'est jamais possible de converser avec autant de chaleur et de vie par une machine que par la main. Les aveugles-sourds assurent que, par la main, ils ressentent l'énergie et l'état d'esprit de leurs semblables. Tous ceux qui sont en fréquents rapports avec les aveugles-sourds éprouvent cette force de transmission des mains. C'est ainsi que l'aveugle-sourd se rend parfaitement compte si on rit, ou si on est assis tristement pensif. L'avantage consiste aussi en ceci que chacun a ses mains à sa disposition, mais pas toujours un appareil. Dans les leçons de choses, on se sert de modèles pour les objets qu'on ne peut palper. Comme pour les aveugles, on a recours à des cartes en relief pour la géographie, et à des gravures en relief pour les sciences naturelles, la physique.

Quand un enfant sourd-muet-aveugle entre dans un institut, il faut avant tout qu'il s'adapte à son entourage. Après avoir été gâté ou négligé, le pauvre être doit se débarrasser de maintes funestes habitudes. Le premier enseignement est celui du toucher — avant tout, on lui apprendra à faire lui-même tout ce dont il est capable. On n'apportera pas à un enfant ce qu'il peut chercher lui-même. Il composera des figures toutes simples dans ses essais de toucher. Ensuite, le maître épellera le premier mot dans la main de son élève. Il lui présentera un objet, le lui soumettant au toucher et, durant des jours, des semaines, plus longtemps s'il le faut, il écrira le nom de l'objet dans la main de l'enfant, jusqu'à ce qu'il l'ait saisi et soit capable de l'écrire lui-même. Alors, la digue est rompue, affirme Riemann (Berlin), et bien vite l'écouler arrivera à former des mots et même des phrases.

Le procédé est au fond le même que chez l'enfant normal. Combien de fois ne faut-il pas lui dire le mot *maman*, jusqu'à ce qu'il parvienne à le répéter ! Combien de fois ne faut-il pas lui expliquer ceci, celà, jusqu'à ce qu'il l'ait saisi ! Alors, rapidement, le maître lui enseigne l'exercice de l'écriture Braille. Par une surveillance constante, l'éducateur parviendra à initier l'enfant aux notions concrètes et abstraites. Helen Keller



avoue être parvenue à la première notion d'esprit, en enfilant des perles de différentes tailles, à intervalles réguliers, ce qui lui attira de fréquentes observations de la part de son institutrice. Elle réfléchit à la manière dont elle devait s'y prendre. Miss Sullivan saisit l'occasion favorable pour lui faire comprendre ce que signifiait le mot penser, réfléchir. Beaucoup de notions peuvent être ainsi inculquées à l'appui d'autres observations.

Il faut avant tout se convaincre que l'enfant aveugle-sourd est un esprit réceptif qui devient réflexif par entraînement. Preuve en est Helen Keller, avec ses grands succès littéraires et pratiques. Mais il y a une grande difficulté à amener l'enfant à s'exprimer. L'enfant aveugle-sourd apprend à parler de la même manière que le sourd-muet, sauf que le toucher doit suppléer à la vue, l'organe doit être touché. L'écoulier mettra une main sur la bouche, l'autre sur le larynx du maître, pour saisir son langage. Le maître dirige sans cesse la main de l'élève. De cette manière, l'élève à trois sens perdus se rendra compte de l'articulation et pourra lire le parler sur les lèvres du maître. On ne saurait se servir constamment de ce moyen de communication parce qu'il est très désagréable et antihygiénique. L'enseignement du langage articulé est très fatigant. Peut-on se représenter le labeur patient d'un pédagogue durant des mois et des années, quelle est sa joie lorsque, pour la première fois, son élève articule des mots et des phrases. Le langage demeure toujours monotone. Mais ce qui importe avant tout, c'est la possibilité de se faire comprendre par son entourage. L'enseignement des aveugles-sourds, qui le sont devenus à l'âge adulte, est naturellement plus facile, à condition qu'ils n'aient pas vécus négligés durant de longues années, car alors ils ne sont plus que des automates. Mais il serait impardonnable de ne pas tenter un essai d'enseignement auprès d'un maître compétent.

Les mieux doués ont cherché par eux-mêmes des moyens de se faire comprendre. C'est ainsi que le Père Masson, que

nous avons déjà mentionné, se serait servi durant deux ans et demi de cartons sur lesquels était collé l'alphabet latin.

Chaque enfant pouvait de la sorte parler avec lui. Il promenait le doigt du Père sur les signes alphabétiques et composait mot après mot.

Le poète-philosophe Lorms (D<sup>r</sup> Landesmann) se servait, lui aussi, d'un alphabet doigté.

Il arrive que parfois les aveugles-sourds conservent un reste de vue ou d'ouïe. Cela permet de se faire comprendre par de grosses lettres sur ardoise, ou en criant dans l'oreille. Par ce moyen on peut aussi leur expliquer l'alphabet doigté et l'écriture en relief (Braille). Beaucoup s'acharnent avec énergie à l'étude de l'écriture en relief (voir fig. 5). C'est alors un rayon de lumière dans l'obscurité. Après s'être approprié la lecture pointée, le Père Masson s'écriait un jour : « La vie est de nouveau douce, l'intelligence a trouvé un chemin ».

L'écriture en relief est non seulement un moyen de contact avec le monde extérieur, mais elle permet à l'aveugle-sourd de se développer et de se distraire. Le savoir se transmet du livre par le doigt, la lecture conduit de la nuit et du silence aux joies et aux souffrances de la vie humaine, à travers les prairies émaillées de fleurs, au bord de lacs ravissants, dans des gorges sauvages. Le souvenir revit du livre, et les heures volent rapides dans la vision des choses.

A part la lecture, l'aveugle-sourd étudie l'écriture en relief ainsi que, sur la machine à écrire pour voyants, l'écriture en noir. Il peut même apprendre des jeux comme les échecs. Mais l'aveugle-sourd ne se contenterait pas, à l'ordinaire, de remplir sa vie de soi-disantes distractions, il sent très bien qu'elle en serait appauvrie. Dans les instituts on a commencé très tôt l'enseignement professionnel manuel des élèves. Les adultes, qui ne sont pas trop avancés en âge, apprennent, dans les ateliers, les métiers d'aveugles de broserie, vannerie, tissage de tapis, cannage de chaises, tricots, etc. Si l'acquisition de ces connaissances manuelles lui est plus difficile qu'aux aveugles, l'aveugle-sourd peut néanmoins arriver à égaler celui-ci dans



le travail. C'est surtout au point de vue des progrès intellectuels que l'aveugle-sourd peut soutenir la comparaison avec l'aveugle, dans le domaine des connaissances. Comme pour le non-voyant, le travail n'est pas seulement un passe-temps, mais un moyen de ressources. Il éprouve une grande satisfaction de gagner, en dépit de son infirmité, au delà du pain quotidien. Dans les asiles d'aveugles, il trouve l'occasion de pourvoir seul aux frais de sa pension. Ce sont de hautes valeurs morales, toute à la louange des progrès obtenus dans le domaine de la bienfaisance.

Nos amis témoignent naturellement un intérêt spécial à leurs compagnons d'infortune, comme à tout ce qui se produit en faveur du bien des aveugles-sourds. Dans nos asiles, il existe de fréquents rapports entre les aveugles-sourds. Chaque nouvel événement qui parvient à leur connaissance est transmis de main en main. Beaucoup d'aveugles-sourds entretiennent une correspondance régulière avec ceux qui partagent leur sort. C'est entre eux qu'ils se comprennent le mieux. Chaque lettre apporte un encouragement, une parole de consolation. Ceux d'entre eux qui sont particulièrement doués rendent des services à leurs compagnons d'infortune. Ils sont à l'affût de nouveaux moyens perfectionnés, pour avancer dans le domaine de l'entr'aide. L'un se fait conduire auprès de ses compagnons d'infortune pour leur enseigner l'alphabet doigté, en vue de leur profession future. Un ami de St-Gall ne se lassa pas de s'informer sans cesse de ses compagnons aveugles-sourds pour leur éviter une vie trop solitaire. Dernièrement, Helen Keller s'est associée activement à une grande entreprise de bienfaisance pour non-voyants, en Amérique. Dans son ambition insatiable de progrès, elle se sert de la radio. Par son toucher fabuleusement sensible, elle parvient à discerner les différentes vibrations, par l'attouchement des membranes. Elle écrit qu'elle peut parfaitement se rendre compte de l'accord harmonique des différents instruments, tels que le cor, les chants. Cette communication par radio lui procure de

grandes jouissances. Il est peu probable que, pour d'autres aveugles-sourds, la radio soit une acquisition possible.

Une autre nouvelle d'Amérique nous apprend que Villette Hugins, une aveugle-sourde, se sert de l'Optophone dans son enseignement scolaire. L'appareil est semblable à un petit téléphone, dont les vibrations des plaques sont rendues tangibles. La plupart des aveugles-sourds demeurent sceptiques à l'égard de ces nouvelles inventions. Helen Keller est pour eux un être miraculeux. Ils savent d'emblée qu'ils ne pourront pas la suivre en tout. Les succès d'Helen Keller sont dûs, en grande partie, à part son énergie et ses heureuses dispositions, aux conditions favorables, surtout aux talents admirables de son éducatrice, Miss Sullivan, qu'elle a appelé « son inspiratrice. »

Ainsi que nous l'avons dit, nous trouvons des aveugles-sourds dans des instituts spéciaux, des asiles d'aveugles et dans leurs familles. D'autres passent leur vie dans des asiles de sourds-muets. Ceux qui n'ont pas l'avantage de pouvoir s'assurer une personne de confiance comme compagnie et aide éprouvent le besoin d'une vie de famille dans un asile d'aveugles-sourds. Ils se sentent plus rapprochés entre compagnons d'infortune, mieux compris et mieux servis par un personnel qualifié. Malgré tous les égards, ils se sentent isolés dans les asiles d'aveugles. Ils se rendent compte de combien l'aveugle est moins restreint qu'eux. Ils observent les conversations animées, ils souffrent de l'isolement que crée leur infirmité. Sans le vouloir, nous oublions, hélas ! l'ami délaissé. Il y a cependant un avantage pour l'aveugle-sourd à vivre dans un asile d'aveugles. Plusieurs aveugles connaissent l'alphabet doigté qui sert de moyen de communication entre aveugles et aveugles-sourds. L'entourage joue un rôle très important pour nos amis. On leur doit des égards particuliers, une chaude compréhension, pour éviter une déchéance physique et morale. L'un d'eux m'a souvent dit : « si nos semblables nous abandonnent, nous sommes perdus ».

C'est à nous, entendants, qu'incombe le devoir d'aider notre prochain et de faire tout ce que nous pouvons pour lui. Il n'est pas difficile d'apporter ici et là quelque joie dans la vie de ces

déshérités. Il suffit même qu'un visiteur, par une cordiale poignée de main, leur fasse sentir sa sympathie et son respect, pour amener un sourire sur leur figure.

Pour pouvoir être vraiment de quelque utilité à un aveugle-sourd dans les rapports avec lui, il faut avoir plus ou moins l'habitude de l'alphabet doigté ou d'un appareil de communication, et connaître quelque peu la vie des aveugles-sourds.

On considère trop souvent l'aveugle-sourd comme un pauvre animal qu'on conduit à la laisse. Le poids écrasant de ses infirmités semble le condamner à une dépression profonde, à l'indifférence. Cela peut être le cas au début. Mais peu à peu l'ancien caractère, avec ses bonnes et mauvaises qualités, les traces de l'influence de l'infirmité, surgissent à nouveau. Au fond, nous avons à faire à des êtres semblables à nous. Leurs caractères ne sont pas différents des nôtres, nous leur devons des égards pareils et même plus grands, pour ce qu'il y a d'humain en eux. Un moment d'humeur, un refus déplaisant ne doivent à aucun prix amener une rupture de l'amitié. Il n'y a qu'à se demander : que serais-je dans les mêmes circonstances ? — et aussitôt on revient, avec une figure aimable, auprès du compagnon aveugle-sourd.

Point n'est besoin de faire de mauvaises concessions, il faut maintenir ce qui est juste et bien. Dans mes rapports avec les aveugles-sourds, je ne vois plus en eux que des êtres complets ou aveugles. La barrière tombe, lorsqu'on pénètre à l'intérieur. L'âme communique à l'âme, on vit dans l'existence de l'autre. Il n'est pas difficile d'engager une conversation, parce que le plus souvent on rencontre un vif intérêt chez l'aveugle-sourd. Il faut naturellement que l'entendant mène la conversation, mais sans limiter celle de l'autre. J'ai rencontré chez quelques aveugles-sourds un intérêt particulier pour l'histoire et un grand fond de connaissances historiques. C'est ainsi que l'un d'eux a fait subir un véritable examen sur les dates à un instituteur qui visitait l'asile avec son école, et manifestait une joie maligne lorsque le brave régent s'embrouillait dans quelque date. Ce même ami, que j'avais dû réprimander, me



posait un jour la question : comment produire une bonne impression ? Ne sachant que lui répondre, il me dit : « mets-toi dans la pâte, et tu feras une bonne impression ». La plaisanterie ne leur est donc pas étrangère, et cela fait du bien de les entendre rire de bon cœur.

L'aveugle-sourd pressent fort bien les dispositions de ses semblables. Il discerne bien vite si quelqu'un cherche une distraction dans le feu de l'idéalisme ou s'il se préoccupe sérieusement de son bien. Il n'a qu'un sourire ironique pour les premiers, qui se pâment dans le sentiment de leur bienfaisance. La flamme ne laissera bientôt qu'une mèche fumeuse. Quiconque cherche à les comprendre trouvera bien vite une joie intérieure profonde à s'occuper des aveugles-sourds. Cette joie le portera au-dessus des obstacles et des inévitables malentendus qui surgiront. Il se rendra compte que, non seulement il peut faire quelque chose pour ses amis aveugles-sourds, mais que ceux-ci peuvent aussi être beaucoup pour lui. La vraie charité est toujours une mutuelle bienfaisance. Celui qui sait se donner en se sacrifiant reçoit lui-même dans une large mesure.

Une question de très grande importance se pose en terminant : La vie de l'aveugle-sourd a-t-elle une valeur quelconque et peut-il être vraiment heureux ?

Au point de vue purement matériel, on devrait répondre négativement à la première question dans la plupart des cas, et si l'aveugle-sourd ne mesurait le but de sa vie qu'à des valeurs tangibles il en arriverait à déplorer son existence.

Mais, Dieu merci, il existe pour nous tous des valeurs plus hautes, religieuses et morales. C'est ainsi que le faible devient souvent un diamant dans la société, un enfant de douleur le préféré de la famille. De placer l'aveugle-sourd en regard du bonheur nous semble, au premier abord, une ironie. Que d'abus ne commet-on pas avec le mot bonheur, et où le rencontrons-nous vraiment dans le monde ? C'est en vain que je cherchais à persuader un jour un de mes compagnons aveugles-sourds que, même dans son état, il pouvait être optimiste ;

il me répliqua que seul un aveugle pouvait soutenir une pareille opinion. Ce qui revient à dire que, si je possédais mon ouïe normale, je serais heureux.

Un autre ami déclare souvent : « lorsque j'entendais encore un peu, cela ne me suffisait pas, mais maintenant que toute ouïe a disparu, je serais infiniment heureux de ce peu ».

Il faut que l'homme perde quelque chose pour apprendre à l'apprécier.

L'aveugle se souvient des derniers rayons de soleil qui pénétrèrent dans son âme par les yeux. Pour lui, le bonheur suprême serait de jeter un seul regard vers le ciel étincelant d'étoiles. Le malade se souvient avec regret de la dernière heure de santé qu'il connut, et il soupire après la guérison. A celui qui possède la santé, les cinq sens, il manque souvent tant de choses !

Dans tout cœur humain reste gravée l'image lointaine d'un mystérieux passé. Les deux premiers êtres humains vivaient dans un beau jardin, plein de plaisir et de délices, un avec Dieu, unis l'un à l'autre. Ils étaient le rayonnement d'un astre saint, éclatant de clarté, répandant la lumière, s'enveloppant de son pur éclat. Ils regardaient à Dieu et exultaient de bonheur, leurs regards se rencontraient et leurs âmes se confondaient dans l'unité. La pensée était langage, la réponse compréhension. Leur respiration s'unissait dans un hymne d'adoration à la louange du sublime Créateur. Les cœurs battaient en sainte harmonie, pleins du bonheur de l'amour ressenti.

Leurs corps tout pénétrés de l'esprit se mouvaient dans le vêtement resplendissant de la pureté, dans des sphères lumineuses. Ils ne connaissaient ni obstacle, ni barrière ; ils ne connaissaient ni fatigue, ni douleurs, ni larmes. Ainsi, assis à la source du bonheur, ils s'en désaltéraient, contemplant dans la source limpide leurs traits empreints de beauté. Mais cette gloire ne fut que de courte durée. Les premiers êtres succombèrent à la tentation par une inconcevable infidélité envers leur Créateur, et désormais il ne reste à l'homme qu'un monde plein de souffrance et un cœur plein de nostalgie.

Cette nostalgie est constamment éveillée par les épines de la douleur, et la soif de bonheur, de beauté, ne fait que l'attiser davantage dans notre sein. Comment ces mots : bonheur et beauté, peuvent-ils s'adapter à la vie d'un aveugle-sourd ?

Une aveugle-sourde me parlait en termes émus de l'époque où, à 18 ans, elle perdit rapidement l'ouïe et en grande partie la vue : « J'étais couturière, j'aimais ma profession. J'envisageais l'avenir pleine d'espoir. Mais au milieu de mon ambition juvénile je fus surprise par la souffrance et plongée, avec tous mes projets, dans le tombeau de la nuit et du silence. Je me sentis alors écrasée. Je me révoltais contre Dieu et les hommes. Je me débattis longtemps dans le désespoir, dans les ténèbres. Jusqu'au jour où une dame s'occupa de moi avec une extrême bienveillance.

Les premiers mots qu'elle traça en grosses lettres sur ma tablette furent : « Dieu t'aime ». Toute autre chose qu'elle eut écrit ne m'eut point surprise. Mais ces mots étaient si opposés à mes pensées, à mes sentiments. Plus tard, ils devinrent l'étoile scintillante qui éclaira et dissipa mes ténèbres.

A sa lumière, je vis l'Enfant dans la crèche et l'homme blême mourant sur la croix du Golgotha.

Je vis et je compris tout, bien mieux que je ne l'eusse fait en possession de mes cinq sens. Et l'étoile continua sa marche vers Betléhem et vers le Calvaire, me tirant de la détresse pour me conduire au pays du bonheur éternel. »

La foi, avec son idéal si élevé, avec ses révélations de compensations de l'au-delà et de récompense éternelle, peut seule nous conduire, nous, au cœur nostalgique, et nous rendre heureux par une joyeuse espérance. Que chaque pédagogue et bienfaiteur se persuade bien que toutes les découvertes, tous les efforts humains ne sont rien, sont sans valeur, sans cette certitude intérieure.

En particulier, pour un être souffrant, la terre demeurerait obscure, tant qu'une foi certaine ne lui montrera pas, au-dessus des brumes terrestres, le rayonnement de l'amour divin, qui fait mûrir les épis, en vue d'une éternelle moisson de bonheur.

G. KARST.



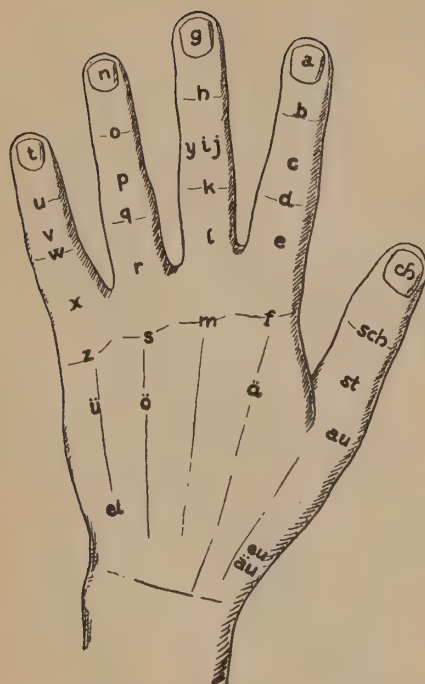
Fig. 1



Alphabet latin pour aveugles-sourds



Fig. 2

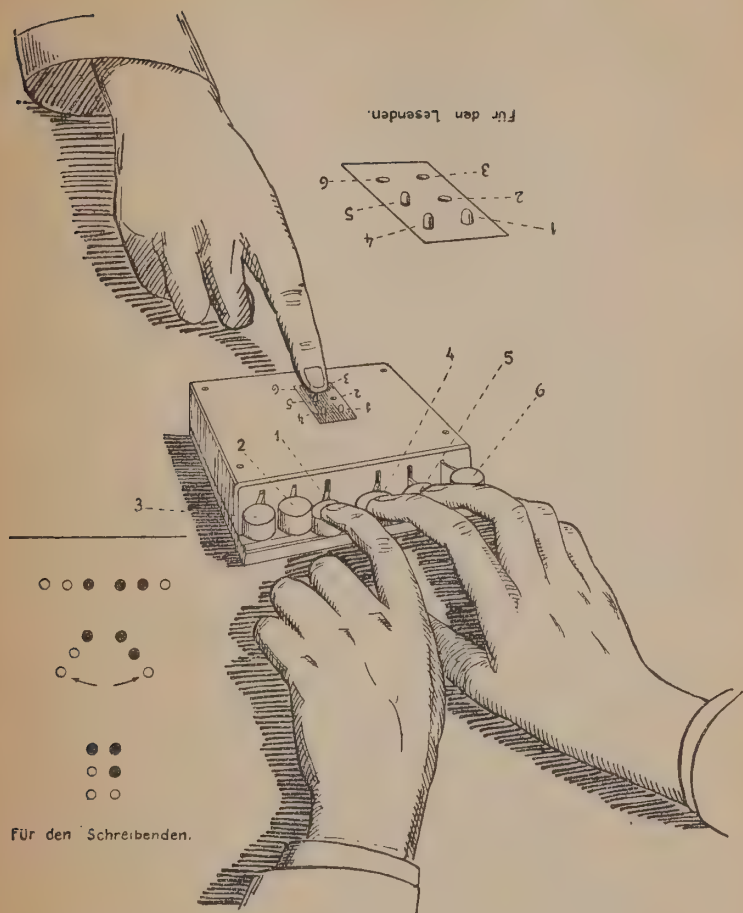


Alphabet du toucher





Fig. 3



La lettre Braille *d* comme elle est écrite et lue sur  
l'appareil de communication  
pour aveugles-sourds de St-Gall





Fig. 4

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
u	v	x	y	z	ü	ö	w	ss	st
au	eu	ei	ch	sch					
äu	ä								
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
'	!	?	.	?	!	( )	''	+	''

Apertroph  
OO OO

Gedankenstrich u.  
Ableitungszeichen.  
OO OO

Zifferzeichen  
OO OO

Manière de toucher le clavier de l'appareil pour aveugles-sourds de St-Gall



Fig. 5

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
u	v	x	y	z				ss	st
au	eu	ei	ch	sch		w	ö	ü	
äu	ä		Zifferzeichen.					ie	
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
,	;	:	.	?	!	(	~	*	"
Apostroph	Gedankenstrich or Abteilungszeichen								

# Le Braille (Ecriture en relief)

















